CAIRN.INFO

LA COMPLEXITÉ DE L'INSCRIPTION DE L'IMMIGRÉ DANS SA NOUVELLE SOCIÉTÉ : UN REGARD CROISÉ DE LA BANLIEUE PARISIENNE À ISTANBUL

Mustafa Poyraz

Centre d'information et d'études sur les migrations internationales | « Migrations Société »

2019/3 N° 177 | pages 69 à 84

ISSN 0995-7367

Article disponible en ligne à l'adresse :

https://www.cairn.inforevue-migrations-societe-2019-3-page-69.htm

Distribution électronique Cairn.info pour Centre d'information et d'études sur les migrations internationales.
© Centre d'information et d'études sur les migrations internationales. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Genève - - 129.194.252.44 - 28/10/2019 16:39 - © Centre d'information et d'études sur les migrations internationales

La complexité de l'inscription de l'immigré dans sa nouvelle société : un regard croisé de la banlieue parisienne à Istanbul

Mustafa POYRAZ *

RÉSUMÉ

Cet article, issu d'enquêtes de terrain de longue durée en banlieue parisienne et à Istanbul, a pour objectif de démontrer l'importance de la configuration des espaces sociaux dans le processus d'inscription de l'immigré dans sa société d'accueil, durant lequel celui-ci développe différentes stratégies à la fois pour survivre et pour construire un avenir possible. À travers des observations et des entretiens effectués en région parisienne ainsi que dans les quartiers périphériques d'Istanbul, nous mettons l'accent, d'une part, sur la connexion ou la déconnexion des espaces sociaux qui encourage ou décourage le développement des relations humaines et, d'autre part, sur la question de la proximité, voire de l'interdépendance des facteurs liés à la pauvreté, à l'urbain et à l'immigration. Par voie de comparaison, cet article montre les effets de la rationalisation et de la fragmentation des espaces sociaux sur la concentration et le confinement des immigrés dans la banlieue parisienne, tout en montrant comment l'existence de lieux interconnectés dans les quartiers d'Istanbul facilite, malgré toutes les difficultés cumulées, l'inscription des immigrés nouvellement arrivés, notamment syriens, dans le tissu urbain stambouliote.

MOTS-CLÉS : Africains noirs, espace social, espace urbain, étude comparative, France, Île-de-France, Istanbul, Maghrébins, relation sociale, Syriens, Turquie

Cet article propose de comparer le positionnement de migrants dans deux métropoles, Istanbul et Paris (plus précisément dans sa banlieue), pour montrer, d'une part, comment l'existence d'espaces souples et accessibles facilite le champ de liberté des immigrés et leur permet d'utiliser les ressources qu'ils ont accumulées durant tout un parcours de vie, et d'autre part, comment l'absence de ces espaces réduit l'immigré à un « problème » qu'il est nécessaire de traiter. Sur ce point, le destin de l'immigré et celui des classes « pauvres » se rejoignent. En banlieue parisienne comme dans les quartiers périphériques d'Istanbul, l'existence de lieux de vie connectés tel un enchaînement de réseaux urbains procure une dynamique à laquelle l'immigré et le « pauvre » peuvent se rattacher beaucoup plus facilement. L'ancrage de l'immigré dans sa « nouvelle » société passe en grande partie par

* Sociologue, maître de conférences à l'Université de Ticaret à Istanbul et enseignant à l'Université Paris-V-Descartes.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Genève - - 129.194.252.44 - 28/10/2019 16:39 - © Centre d'information et d'études sur les migrations internationales

ces lieux intermédiaires qui permettent d'être avec les autres. L'absence de tels lieux favorise inévitablement la recherche d'un autre espace de repli plus sécurisant dans le réseau communautaire. Les rues, les commerces, les cafés, les parcs, les marchés, les lieux culturels et sportifs, qui sont autant de lieux qui facilitent les rencontres et les interactions entre les gens vivant sur le même territoire, peuvent être considérés comme des lieux intermédiaires. La concentration de ces lieux sur un même territoire génère, d'une manière spontanée, un réseau de lieux de rencontre connectés, qui devient un support important aussi bien pour la socialisation, la mobilité et la diversité des habitants d'un territoire que pour relier différents territoires souvent séparés par une approche rationnelle.

Un des points prépondérants de notre argumentation se concentrera singulièrement sur l'impact des espaces sociaux dans le processus même au cours duquel l'immigré s'inscrit dans la société d'accueil. Il s'agit, dans cette contribution, de montrer comment la configuration des espaces sociaux facilite ou bien rend difficile les contacts entre les immigrés et la population déjà installée, que ce soit dans la banlieue de Paris et dans les quartiers périphériques d'Istanbul.

Nous abordons le positionnement des immigrés et des descendants d'immigrés maghrébins et subsahariens dans la société française, dont l'histoire s'étale sur plusieurs générations successives. La concentration des immigrés dans certains territoires situés à la périphérie de Paris et la quasi-impossibilité de devenir mobiles en vue de construire une autre position socio-spatiale nous paraît être le point fondamental dans l'analyse de la région parisienne. La question liée à la continuité ou à la discontinuité des espaces sociaux dans le panachage de différents groupes sociaux et ethniques nous intéresse particulièrement. Cette approche socio-spatiale s'applique également à notre analyse portant sur les immigrés syriens qui tentent de reconstruire leur vie en développant différentes stratégies dans les grandes villes de Turquie, plus particulièrement à Istanbul où vivent, selon les chiffres de la Direction générale de la gestion des migrations, 546 238 Syriens[1]. Bien que l'immigration syrienne en direction de la Turquie soit ancienne, notre regard se focalise sur les immigrés syriens arrivés massivement depuis 2011 à l'issue de la guerre[2].

1. Source : https://multeciler.org.tr/turkiyedeki-suriyeli-sayisi/. De nombreux immigrés syriens sont venus à Istanbul à partir d'autres villes de Turquie pour y trouver un travail sans avoir été enregistrés par les autorités d'Istanbul. Le nombre de Syriens installés à Istanbul est sans doute beaucoup plus important.

2. Il est important de souligner que les immigrés syriens installés depuis plusieurs générations en Turquie, leur ancrage, ou leur mobilité dans la société turque, ne font pas l'objet de discussions politiques ou publiques.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Genève - - 129.194.252.44 - 28/10/2019 16:39 - © Centre d'information et d'études sur les migrations internationales

Nous assumons le risque de comparer deux processus socio-historiques différents ne présentant pas les mêmes caractéristiques en termes de durée et d'expériences, tout en mettant en avant dans l'analyse, d'une part, l'impact des espaces de vie sur le processus d'enracinement des individus venant d'ailleurs et, d'autre part, l'émergence de tendances dans la construction des stratégies pour l'avenir. En nous appuyant sur près de huit années d'expérience vécues par les immigrés syriens au sein des quartiers périphériques d'Istanbul, peut-on craindre une reproduction des tendances à l'isolement et à la relégation à l'insu des immigrés telles qu'on les observe dans la banlieue parisienne ? Ou, au contraire, la singularité de la configuration des espaces à l'œuvre au sein des quartiers d'Istanbul peut-elle offrir des dispositions permettant d'éviter ce piège de l'enfermement ? L'intérêt de pouvoir comparer une expérience désormais ancienne avec celle qui débute à Istanbul se trouve à la fois dans l'identification des dynamiques propres à chacune, mais aussi dans le repérage de tendances inédites au cœur de l'expérience la plus récente. Dans une certaine mesure, l'analyse des expériences vécues et restituées par les immigrés maghrébins et subsahariens peut nous aider à mieux comprendre le processus d'inscription des immigrés syriens dans les quartiers d'Istanbul.

La redéfinition de la hiérarchie sociale au sein des sociétés avec l'arrivée des immigrés nous apparaît également importante, car un lien fort existe entre l'immigration et la reproduction des espaces de la pauvreté. Ce point recouvre une importance particulière dans l'identification de la singularité de la situation dans laquelle se trouvent les immigrés syriens en Turquie. Si plus de trois millions et demi de Syriens[3] installés en Turquie depuis environ huit ans arrivent plus ou moins à subsister au sein de la société turque, sans provoquer un séisme social, cela tient à l'organisation de la vie quotidienne et à la configuration des espaces social et politique. Comment la combinaison des espaces influe-t-elle sur l'établissement de liens entre les nouveaux arrivants et l'ensemble de la société ? En quoi l'absence de lieux intermédiaires rend-elle difficile l'enracinement des immigrés dans le tissu social ? Dans quelle mesure la rationalisation des espaces rend-elle inefficace la prise d'initiative des pouvoirs publics soucieux de remédier aux difficultés liées à l'immigration et à la pauvreté ?

3. Selon les chiffres officiels des autorités turques, le nombre de Syriens installés en Turquie bénéficiant d'un statut de protection temporaire était de 3 607 563 à la fin de 2018. Voir BOSTAN, Hakan, "Geçici koruma statüsündeki suriyelilerin uyum, vatandaşlık ve iskan sorunu", *Göç araştırmaları dergisi*, n° 2, décembre 2018, pp. 38-89 (voir p. 48). Ce chiffre a augmenté et a atteint 3 613 644 en mai 2019. Source : https://www.goc.gov.tr/icerik3/gecici-koruma_363_378_4713.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Genève - - 129.194.252.44 - 28/10/2019 16:39 - © Centre d'information et d'études sur les migrations internationales

Nous insisterons tout d'abord sur la concentration des immigrés dans les banlieues françaises et sur les limites posées par la société française pour inclure les immigrés dans la dynamique de la citoyenneté. Nous analyserons ensuite les stratégies développées par les immigrés syriens pour « se faire une place » au sein de la société turque, ainsi que la singularité des espaces sociaux aidant à la connexion des nouveaux arrivants avec les réseaux de relations humaines dans les quartiers d'Istanbul. Nous terminerons cet article en croisant les deux expériences de recherche en banlieue parisienne et à Istanbul afin d'en identifier les similitudes et les différences pour montrer l'impact de la configuration des espaces sociaux sur le processus d'inscription des immigrés dans les sociétés d'accueil française et turque.

Notre argumentation s'appuie essentiellement sur les observations que nous avons menées sur une période de dix années dans les villes de Clichy-sous-Bois, La Courneuve, Grigny, Massy, où les immigrés et descendants d'immigrés constituent souvent la majorité des habitants, ainsi que dans des quartiers d'Istanbul accueillant massivement des réfugiés syriens. Quarante entretiens semi-directifs, effectués entre 2016 et 2017 avec des jeunes descendants de l'immigration maghrébine et subsaharienne et des immigrés de la première génération habitant dans les quartiers « sensibles » de la région parisienne, constituent une base importante de notre argumentation. Une vingtaine d'entretiens et de nombreuses rencontres informelles avec des familles syriennes habitant dans les quartiers périphériques d'Istanbul depuis le début de l'année 2019 représentent un autre volet de l'enquête de terrain sur laquelle se base cet article. Notre positionnement en tant que chercheur ayant vécu l'expérience de l'immigration à Paris et à Istanbul[4] nous fournit, nous semble-t-il, un regard plus aguerri et plus compréhensif, dans la perspective d'une comparaison des caractéristiques propres à chacune de ces villes concernant la situation des immigrés. Le fait d'avoir travaillé pendant plus de huit ans comme travailleur social en banlieue parisienne et d'habiter depuis deux ans dans un des quartiers populaires d'Istanbul, où l'immigration syrienne se concentre plus particulièrement, nous place dans un espace d'observation propice à la comparaison.

4. Après avoir vécu durant 33 ans à Paris, nous sommes retourné à Istanbul, et avons donc vécu une autre forme d'immigration. En effet, le retour dans son pays d'origine, après une très longue période passée à l'étranger, n'est pas un simple retour mais plutôt une nouvelle étape dans la vie d'un émigré, complexe, et nécessitant de l'agencement entre différentes habitudes incorporées à l'histoire individuelle.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Genève - - 129.194.252.44 - 28/10/2019 16:39 - © Centre d'information et d'études sur les migrations internationales

La complexité d'accéder à des espaces sociaux pour l'immigré d'origine populaire dans la société française

D'emblée, précisons que « *le tiers de la population vivant actuellement en France a des ascendances "étrangères" dans sa famille proche* »[5]. Comme le souligne Gérard Noiriel, depuis plusieurs générations « *les immigrants se sont fondus dans la société française sans que les gouvernants et les experts s'en mêlent* »[6], mais cela ne nous empêche pas de constater que certaines banlieues françaises sont devenues des lieux de « refuge » et d'enfermement pour une des dernières vagues d'immigration installées en France. Au-delà, cette question d'enfermement des immigrés dans les quartiers pauvres et éloignés du centre-ville constitue un enjeu crucial concernant le maintien de la cohésion de la société française. L'organisation socio-spatiale de la société ne permet plus l'inscription des individus en situation de vulnérabilité — comme c'est le cas pour l'immigré pauvre — dans le fonctionnement de la société. Une précision apportée par Zygmunt Bauman illustre clairement le renforcement de cette tendance : « *les camps ne se construisent pas seulement pour maintenir en vie les réfugiés, ils vont être utilisés également pour tous ceux qui ne sont pas désirés* »[7]. Alors qu'au niveau mondial, la mobilité des individus se généralise et que la figure de citoyen du monde apparaît de plus en plus nettement, la concentration d'individus ayant les mêmes origines ethniques et sociales dans certains territoires des grandes villes peut être considérée comme un paradoxe. Contrairement à cette tendance, les villes étaient historiquement génératrices de mouvements de sociabilité à travers leurs espaces reliés, associant en permanence les différents milieux sociaux, y compris dans la conflictualité[8]. Les émeutes dans les banlieues en France en 2005 ont fait émerger de multiples questions, à la fois sur le positionnement des immigrés et sur l'interconnexion de cultures différentes dans l'espace public. Souvent, la concentration des immigrés et des descendants d'immigrés dans différents espaces de banlieue est considérée tantôt comme une conséquence de la politi-

5. NOIRIEL, Gérard, *Le creuset français. Histoire de l'immigration (XIX^e^-XX^e^ siècle)*, Paris : Éd. du Seuil, 2006, 437 p. (voir p. 10).

6. NOIRIEL, Gérard, "Il n'y a pas de 'modèle'", *Le Monde diplomatique*, n° 89, octobre-novembre 2006, pp. 66-69 (voir p. 66).

7. BAUMAN, Zygmunt, *Kapımızdaki yabancılar*, İstanbul : Ayrıntı yayınları, 2018, 93 p. (voir p. 75).

8. Henri Lefèbvre insiste sur la multiplicité des rapports humains qui se produisent et se reproduisent dans l'espace urbain : « *La vie urbaine suppose rencontres, confrontations des différences, connaissance et reconnaissance réciproques des façons de vivre, des patterns qui coexistent dans la ville* » (LEFÈBVRE, Henri, *Le droit à la ville et espace politique*, Paris : Éditions Anthropos, 1972 (1^ère^ éd. 1968), 281 p. (voir p. 24).

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Genève - - 129.194.252.44 - 28/10/2019 16:39 - © Centre d'information et d'études sur les migrations internationales

que d'immigration, tantôt comme la volonté des immigrés[9]. Dans les travaux universitaires sur le sujet, l'impact des espaces sociaux fait rarement l'objet de réflexion en tant que facteur aidant à comprendre ce phénomène de concentration, ce que notre démarche comparative se propose de réaliser. Comment la fragmentation des espaces sociaux construit-elle un socle favorable pour que s'instaurent des frontières infranchissables entre différentes couches de la population ? Répondre à ce questionnement permet de mettre en lumière les failles de la réflexion qui aborde la question des banlieues françaises comme la question de l'immigration, en les dissociant de la question de la pauvreté.

Bien entendu, de multiples arguments expliquent ce processus de fragmentation. Par exemple, le chômage, le positionnement particulier de l'habitat, le regroupement des « minorités visibles » et l'isolement de ces territoires par rapport au centre-ville sont évoqués comme des arguments principaux par les sciences sociales. Pour notre part, nous privilégions une entrée particulière qui tente de relier l'espace immigré à l'espace des pauvres : l'évolution de la question sociale et la redéfinition des espaces de vie selon un nouveau positionnement des classes sociales où les immigrés constituent les gros bataillons des publics les plus fragiles occupant le bas de l'échelle. Autrement dit, nous arrivons à la question de l'immigration à partir de recherches menées en banlieue parisienne et nous mettons en lien le phénomène de la ségrégation urbaine et socio-spatiale avec la diversité ethnique et culturelle. Le fait de mener parallèlement un travail d'observation dans les quartiers périphériques d'Istanbul nous conforte dans notre argumentation concernant l'importance des espaces sociaux.

Depuis les années 1980, l'on constate une rupture progressive dans ce processus d'affiliation et de socialisation de populations appartenant à différents groupes ou de diverses origines pour « faire société »[10]. Au fil du temps, nous observons une forme de séparation ou une fracture au sein de la société française selon l'appartenance ethnique ou religieuse. L'insuffisance des espaces de solidarité et de soutien pour reproduire continuellement les attaches entre les individus appartenant aux divers milieux sociaux et ethniques encourage inévitablement l'apparition d'autres points d'appui pour subsister. Sans mettre en lien le phénomène du chômage de masse d'une manière générale et l'apparition de la figure de l'« immigré sans travail », il est

9. KALTENBACH, Jeanne-Hélène ; TRIBALAT, Michèle, *La République et l'islam. Entre crainte et aveuglement*, Paris : Éd. Gallimard, 2002 ; 348 p. ; DELARUE, Jean-Marie, *Banlieues en difficultés : la relégation*, Paris : Éd. Syros, 1991, 223 p.

10. DONZELOT, Jacques, *Faire société. La politique de la ville aux États-Unis et en France,* Paris : Éd. du Seuil, 2003, 384 p.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Genève - - 129.194.252.44 - 28/10/2019 16:39 - © Centre d'information et d'études sur les migrations internationales

difficile de situer la question de l'immigration[11]. Sans prendre acte de la séparation des espaces de vie selon les milieux sociaux d'appartenance, il est tout autant difficile de situer la place de l'immigré et de comprendre l'« ethnicisation de la question sociale »[12]. La concentration des pauvres (avec une forte composante d'immigrés et de descendants d'immigrés) dans les territoires « sensibles » confirme « *le risque d'homogénéisation de l'espace et la disparition des diversités* »[13], ainsi que l'apparition d'un processus de fragmentation au sein de la société. Une fois qu'on « exile » les immigrés dans les territoires « sensibles » avec les autres pauvres, l'on réussit à évacuer en quelque sorte le débat sur la question sociale dans ces mêmes territoires. De fait, la question de l'immigration apparaît comme la cause de tous les problèmes. Ce qui nous intéresse le plus dans le cadre de cet article est le cloisonnement des espaces dans lesquels les immigrés et les descendants d'immigrés sont enfermés.

Nos recherches menées depuis de nombreuses années dans les quartiers dits sensibles de la région parisienne démontrent l'importance des liens entre les espaces sociaux pour assurer la mobilité des individus au sein de la société[14]. Yazid, rencontré à Sevran, insiste sur l'effet d'isolement et le manque d'accès à des espaces diversifiés : « *Je vis depuis 30 ans dans ce quartier. Au début, on était content, parce que c'était tranquille. Je travaillais, ma femme s'occupait des enfants. Il y avait des voisins français, algériens, même un Turc. Tout allait bien. Après, petit à petit, les immigrés comme nous ont commencé à devenir majoritaire. Les enfants ont grandi naturellement, mais nous ne savions pas quoi faire. On voulait que les enfants étudient et avancent dans la société et trouvent une meilleure place dans la vie. Nous, on n'a pas été privilégié, nous avons beaucoup souffert. Merci le dieu ! Nos deux enfants ont un travail convenable, mon fils est mécanicien et ma fille est devenue animatrice dans la maison de quartier. Le plus petit n'a pas pu trouver un travail, mais inch allah il va finir par trouver quelque chose. Pour nous, le problème le plus important c'est de rester tout le temps dans ce quartier. À force de rester dans le même quartier avec nos compatriotes algériens, nous avons oublié qu'on est près de Paris. En plus, à part la mosquée et un café, il*

11. Pour Abdelmalek Sayad, « *être immigré et chômeur est un paradoxe* » : SAYAD, Abdelmalek, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité. L'illusion du provisoire. Tome 1*, Paris : Éd. Raison d'agir, 2006, 217 p. (voir p. 51).

12. TISSOT, Sylvie, "L'invention des quartiers sensibles", *Le Monde diplomatique*, n° 114, décembre 2010- janvier 2011, pp. 56-59 (voir p. 57).

13. LEFÈBVRE, Henri, "Métamorphoses planétaires", *Le Monde diplomatique*, n° 89, octobre-novembre 2006, pp. 54-58 (voir p. 56).

14. POYRAZ, Mustafa, *Intervention sociale et animation. Gestion communautaire ou éducation populaire*, Paris : Éd. L'Harmattan, 2015, 203 p.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Genève - - 129.194.252.44 - 28/10/2019 16:39 - © Centre d'information et d'études sur les migrations internationales

n'y a pas autre chose dans le quartier. Oui, si on veut on peut prendre le bus pour aller à Paris, mais on n'a pas envie de faire autant de chemin pour y aller. Souvent on s'invite entre les compatriotes et copains. On est un peu isolé quand même ».

Les propos de Yazid se retrouvent dans presque tous les entretiens effectués dans les quartiers dits sensibles. L'on remarque plusieurs points fondamentaux concernant l'affiliation des immigrés dans l'ensemble des espaces sociaux au sein de la société. Yazid évoque avant tout l'évolution du quartier vers une concentration d'immigrés ayant la même origine. Autrement dit, il souligne l'homogénéisation des habitants selon l'appartenance ethnique ou religieuse. Ensuite, il insiste sur le phénomène d'enfermement dans un espace restreint. Enfin, il mentionne implicitement l'appauvrissement des lieux de fréquentation et l'apparition d'espaces communautaires comme lieux essentiels de reproduction de sa sociabilité quotidienne. Ces constats sont partagés par les jeunes habitants de ces quartiers, comme Mohammed : « *Nos parents sont arrivés ici pour travailler et pour réussir dans la vie. Ils ont travaillé dur, mais vous voyez, ils n'ont rien gagné. Ils voulaient que leurs enfants vivent mieux, ils ont tout fait, mais pour rien. En tant que jeune, on n'est pas pris en compte, on ne nous calcule même pas. De toute façon, je n'attends rien du tout. Je pense que pour les musulmans, ils ne vont jamais donner la même possibilité. Ils nous ont mis ici, on est entre nous, mais on n'a rien à faire. C'est le désert quoi. Avec l'aide de Dieu, je pense qu'on va trouver une voie pour s'en sortir. De toute façon, on doit se débrouiller dans la vie. On doit être solidaire entre nous, il ne faut pas compter sur les bourgeois parisiens, il ne faut pas qu'ils nous voient encore comme leurs colonies* ».

Dans ces deux discours, il n'est pas difficile d'identifier l'idée marquante selon laquelle l'organisation de la société ne laisse pas une ouverture suffisante pour que les nouveaux arrivants puissent s'inscrire dans les rapports sociaux. Les immigrés se tournent vers leurs propres réseaux, constitués selon les sensibilités ethnique ou religieuse, pour pouvoir exister et construire une stratégie d'avenir. Le fait de partager les mêmes espaces collectifs marqués par l'appartenance ethnique ou religieuse renforce inévitablement les liens communautaires au détriment des liens sociétaux. Ces liens communautaires se reproduisent dans un contexte où les individus appartenant à la société d'accueil sont tenus pour « responsables » de leur situation. Cette logique de rupture et de méfiance pousse les réseaux ethniques ou religieux à inventer une figure symbolique de l'« ennemi » contre laquelle les gens s'identifient. Cette même logique fonctionne pour les classes populaires françaises d'origine non immigrée pour expliquer leur situation d'appauvrissement

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Genève - - 129.194.252.44 - 28/10/2019 16:39 - © Centre d'information et d'études sur les migrations internationales

au contact des immigrés. L'on se trouve face à un « piège identitaire »[15] qui enferme à son tour la question sociale et politique dans la question de l'immigration.

L'incertitude et l'enracinement progressif et complexe des Syriens dans la société turque

L'arrivée récente des immigrés syriens en Turquie se réalise dans un contexte de guerre et de manière massive. En quelques années, plus de trois millions et demi de personnes se sont réfugiées dans le pays et plusieurs dizaines de milliers le traversent en prenant le risque de mourir sur la route pour rejoindre l'Europe. Selon les chiffres des autorités turques, le nombre de Syriens vivant dans la seule ville d'Istanbul est de 546 296 en mai 2019[16]. Aujourd'hui, les réfugiés syriens, dans la majorité des cas venus avec leur famille, s'installent progressivement dans différentes villes en Turquie, faute d'alternatives[17]. Bien que l'on puisse rencontrer des Syriens dans toutes les régions du pays, cette population se concentre essentiellement dans certaines villes comme Antalya, Adana, Antakya, Mersin, Gaziantep, Izmir et Istanbul. Cette dernière est aujourd'hui devenue un des lieux centraux où les Syriens tentent de reconstruire leur vie dans l'incertitude[18], sans avoir de statut stable ni sécurisant.

Les études réalisées jusqu'à présent démontrent que les flux de migrants n'ont pas été gérés d'une manière organisée et selon un plan élaboré ; l'on est plutôt face à une situation qui se développe de manière spontanée et qui est accompagnée *a posteriori*, autant que faire se peut, par les pouvoirs publics[19]. Réunis au départ dans des camps préfabriqués, les immigrés syriens se dispersent progressivement dans

15. AGIER, Michel, *La condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, Paris : Éd. La Découverte, 2013, 215 p. (voir p. 7).

16. Source : https://www.goc.gov.tr/icerik3/gecici-koruma_363_378_4713.

17. La plupart des Syriens rencontrés, et plus particulièrement les jeunes, ne cachent pas leur désir de partir dans un pays occidental si l'occasion se présente.

18. Un ouvrage met en évidence cette situation d'incertitude dans laquelle les migrants tentent désespérément de trouver des appuis afin de stabiliser leur vie. Voir DANIŞ, Didem ; SOYSÜREN, Ibrahim (sous la direction de), *Sınır ve sınırdışı. Türkiye'de yabancılar, göç ve devlete disiplinlerarası bakışlar*, Ankara : Note bene yayınları, 2014, 455 p. (voir p. 19).

19. Dans un ouvrage récent traitant du parcours des Syriens en exil au Liban, en Turquie et en Europe, il est possible de trouver des informations très riches pour comprendre les luttes menées par des millions d'individus arrachés de leur pays et livrés à un monde impitoyable. Dans la partie consacrée à la situation des Syriens en Turquie, les auteurs précisent que « *la politique d'accueil turque se fonde jusqu'à présent sur des mesures d'urgence mais ne propose aucune vision à long terme de la présence syrienne* ». Voir DAHDAH, Assaf ; PUIG, Nicolas (sous la direction de), *Exils syriens : parcours et ancrages (Liban, Turquie, Europe)*, Lyon : Éd. Le Passager clandestin, 2018, 127 p. (voir pp. 50 et 88).

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Genève - - 129.194.252.44 - 28/10/2019 16:39 - © Centre d'information et d'études sur les migrations internationales

tous les coins du pays pour survivre et construire une nouvelle vie avec leur famille. Les entretiens réalisés avec des Syriens montrent que leur processus d'installation dans différents quartiers des villes se fait dans une logique de solidarité entre les premiers installés et ceux qui arrivent après eux. Par exemple, le parcours de Fendiye, installée depuis six ans dans le quartier de Şahintepe, à environ 30 km du centre-ville d'Istanbul, est assez significatif : « *On était à Gaziantep avec mon mari et nos quatre enfants. Au bout d'un moment, on a commencé à chercher une solution pour sortir de Gaziantep. Un cousin de mon mari était déjà à Istanbul. Il est parti pour voir et pour trouver une solution, c'est-à-dire un travail et un logement. Quelque mois après, nous sommes venus ici avec les enfants pour nous installer dans cette maison. Il n'y avait rien dans la maison, on n'avait pas d'argent. Certains voisins sont venus nous voir, ils nous ont apporté tout ce qu'il manquait : le tapis, les casseroles, les fourchettes, tout quoi. Petit à petit, nous avons amélioré notre vie, aujourd'hui, les deux filles et les garçons* [leurs enfants] *aussi vont à l'école. Surtout, les enseignants nous ont beaucoup aidé pour l'étude des enfants. Par la suite, beaucoup de familles syriennes sont venues s'installer dans notre quartier. Mon mari travaille dans la confection, ce n'est pas son métier, mais merci Dieu, il a un travail. On se débrouille mieux aujourd'hui, surtout nos enfants continuent à étudier* ».

Le récit de Fendiye ainsi que les témoignages d'autres enquêtés allant dans le même sens mettent en lumière plusieurs choses concernant le processus d'installation des Syriens dans les quartiers d'Istanbul. Tout d'abord, le choix de s'installer quelque part se fait par rapport au travail. L'existence d'ateliers de confection (notamment de chaussures) est un élément fondamental dans le choix du quartier de Sahintepe. Les individus rencontrés confirment que la recherche d'un logement ne constitue pas un problème majeur, car il est toujours possible de trouver un intermédiaire entre les propriétaires et les immigrés syriens en quête d'un logement. « *La confiance est importante* », nous dit une autre femme syrienne interrogée dans ce quartier, en ajoutant : « *Nous, on est arrivés avec trois enfants, nous connaissions déjà un Syrien qui connaissait un Turc ayant un appartement à louer. Comme c'était quelqu'un de confiance, le propriétaire n'a pas trop hésité pour nous louer son appartement. Avant tout, on paye notre loyer* ».

Même si la présence de nombreuses familles syriennes dans le même quartier apparaît comme un élément important constitutif de l'image du quartier, l'ouverture de cet espace vers d'autres espaces sociaux n'encourage pas pour autant le repli communautaire. Par contre, nous constatons l'existence d'une dynamique de solidarité des

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Genève - - 129.194.252.44 - 28/10/2019 16:39 - © Centre d'information et d'études sur les migrations internationales

immigrés syriens entre eux, ce qui offre un contexte favorable pour faire face aux difficultés quotidiennes de ceux-ci. Comme cette dynamique s'inscrit dans un espace de mobilité polyvalent, traversé par de nombreux échanges de toute sorte, le risque de ghettoïsation n'apparaît pas dans l'immédiat, mais le risque de voir apparaître des espaces communautaires, repliés sur eux-mêmes, restera toujours d'actualité. L'évolution de la situation dépendra également des réponses apportées par l'espace politique et de la manière dont les politiques publiques seront configurées. Muhammad, un Syrien âgé de 33 ans affirme : « *Bien sûr, on se voit souvent, on trouve des solutions entre nous, quand quelqu'un est au courant de quelque chose, rapidement cela se diffuse entre nous. C'est comme ça qu'on arrive à rester debout* ». C'est de cette manière que, de fil en aiguille, une grande partie des réfugiés syriens arrive à trouver du travail.

Néanmoins, les réfugiés syriens interrogés soulignent, dans le même temps, les difficultés rencontrées dans leur vie quotidienne, à l'instar de Muhammed : « *Les camarades turcs ne nous aiment pas trop sur notre lieu de travail. Ils pensent qu'on leur pique leur travail. Notre patron est gentil, nous touchons notre argent à temps, mais on gagne moins que les Turcs* [...]. *Il est impossible de mener la vie paisible qu'on a eue à Alep, faire vivre notre tradition est plus compliqué ici, mais on n'a pas d'autre choix, on ne peut pas retourner dans notre pays pour l'instant* ». Salih, âgé de 37 ans et père de deux enfants, vit depuis 2013 en Turquie ; il insiste sur les conditions de travail difficiles et précaires des immigrés syriens : « *Nous n'avons pas de sécurité sociale, notre salaire est en dessous du SMIC. Nous ne sommes pas en mesure de défendre nos droits alors que les patrons ne les respectent pas* »[20].

Notre enquête confirme la précarité des conditions de vie des Syriens, obligeant plusieurs millions d'entre eux à inventer différentes stratégies de survie pour exister et reconstruire leur avenir. Malgré toutes les difficultés qui s'imposent à eux, l'on observe un ancrage progressif des Syriens dans les tissus social et spatial d'Istanbul. Cet ancrage s'effectue essentiellement par la prise d'initiatives des migrants dans une situation paradoxale où la solidarité et l'exploitation se mêlent. D'ailleurs, la présence assez importante d'espaces informels au sein de la société turque facilite en quelque sorte la survie de l'« étranger » sans qu'il soit immédiatement désigné comme l'« Autre ». Les témoignages recueillis mettent en évidence l'importance de pouvoir disposer

20. Akdeniz montre comment la main-d'œuvre syrienne est devenue un apport majeur pour le patronat turc, du fait que les Syriens travaillent dans des conditions misérables, sans aucune protection. Voir : AKDENIZ, Ercüment, *Ölüm koridorundan mülteci pazarlığına. Sığınamayanlar*, Istanbul : Evrensel kültür kitaplığı, 2016, 176 p. (voir p. 124).

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Genève - - 129.194.252.44 - 28/10/2019 16:39 - © Centre d'information et d'études sur les migrations internationales

d'espaces relationnels permettant de mobiliser les potentiels existant chez les immigrés syriens. En effet, ces espaces relationnels ouvrent le champ des possibles pour prendre des initiatives et sortir d'un état d'attente passif qui risque de dévaloriser les compétences acquises tout au long de la vie. Par exemple, avoir un emploi précaire dans un restaurant ou dans un autre commerce, qui contribue à la survie d'une personne ou d'une famille, peut ouvrir des perspectives pour nouer de multiples relations. La densité et les multiples connexions existant au sein des espaces intermédiaires et collectifs stambouliotes permettent aux nouveaux arrivants de s'arrimer de manière spontanée aux dynamiques portées par la société d'accueil. Cela facilite également la rencontre entre les potentialités présentes sur le territoire et les capacités des immigrés à s'investir. Cette rencontre constitue un enjeu crucial pour l'enracinement de l'immigré dans sa nouvelle société.

En outre, les immigrés syriens s'inscrivent dans la continuité des vagues d'immigration qui se succèdent et peuplent la ville d'Istanbul depuis de nombreuses années, notamment depuis les années 1980[21]. Dans un territoire où tout le monde est immigré, de fait, les effets de la discrimination et de l'exclusion peuvent être amortis. Les observations menées dans plusieurs quartiers d'Istanbul montrent que la densité et la mobilité des habitants créent une sorte de brassage humain qui rend l'immigré invisible dans l'espace urbain. La succession des espaces de vie à travers les commerces, ainsi que la multiplicité des centres-villes, procurent un avantage supplémentaire pour se rattacher à la dynamique portée par la ville et par la société. Tout simplement, trouver un logement ou un travail (même si cela reste souvent précaire) passe par les « petits » liens souvent invisibles.

La multiplication des créations d'entreprises[22] par des immigrés syriens confirme ce processus d'ancrage en cours de la population syrienne dans la société turque, un processus marqué par l'incertitude et l'hésitation, liées à la définition des stratégies d'accès à un avenir meilleur. Ce phénomène peut également être vu comme une des conséquences de l'existence d'espaces relationnels connectés, certains Sy-

21. Pour avoir une idée précise, il est important de rappeler la rapidité d'évolution du nombre d'habitants à Istanbul : en 1980, celui-ci était de 4 741 890 (voir GÖKBURUN, Ibrahim, "Istanbul'da nüfusun gelişimi ve ilçelere dağılımı", *Anadolu kültürel araştırmalar dergisi*, n° 1, 2017, pp. 110-133) ; aujourd'hui, selon les chiffres officiels, 15 067 725 personnes vivent à Istanbul.

22. En Turquie, 15 159 entreprises comptent au moins un associé syrien (source : https://multeciler.org.tr/turkiyedeki-suriyeli-sayisi/). Cet indicateur nous donne une idée de l'importance des commerces pour comprendre l'ancrage des immigrés syriens dans la société turque.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Genève - - 129.194.252.44 - 28/10/2019 16:39 - © Centre d'information et d'études sur les migrations internationales

riens rencontrés nous ayant confirmé l'importance que représentent pour eux la prise d'initiatives plus nombreuses et plus accessibles.

Quelques points de comparaison concernant l'inscription des immigrés

Notre argumentation a privilégié la comparaison entre des éléments provenant de deux contextes où l'appropriation et l'usage des espaces collectifs produisent des effets complètement différents sur la capacité d'action de l'immigré cherchant à s'inscrire au sein des rapports sociaux. Étant conscient de la difficulté d'établir une comparaison systématique entre deux contextes géographiques et socio-historiques différents, nous souhaitons désormais souligner quelques traits marquants, propres à Istanbul et à la banlieue parisienne, de l'inscription des immigrés dans la société d'accueil.

En premier lieu, l'organisation des espaces de vie apparaît comme un point essentiel pour le déploiement des ressources de l'immigré. L'organisation de la vie quotidienne donne-t-elle aux nouveaux arrivants la possibilité de transmettre leurs connaissances, de traduire leurs expériences dans de nouvelles circonstances ? Notre enquête nous permet d'affirmer que, contrairement à la banlieue parisienne, la ville d'Istanbul, en raison de la multiplicité des lieux informels accessibles et reliés[23] tels que les cafés, les restaurants et les commerces diversifiés et denses, procure à l'immigré un espace où il a beaucoup plus de chances de valoriser son capital social et matériel. Certes, l'appui institutionnel et le cadre juridique peuvent faire défaut, voire accroître la vulnérabilité des immigrés, mais l'absence d'un cadre formalisé et contraignant peut aussi ouvrir un champ d'action favorable à l'individu pour mobiliser son capital. La mobilisation des ressources des migrants ne peut se faire que dans des espaces facilitant la rencontre et l'entrée en contact avec les autres. Les témoignages recueillis démontrent que les immigrés syriens s'accrochent essentiellement à ces relations informelles pour affronter la dureté de la vie quotidienne et, si possible, pour élaborer une stratégie concernant leur avenir.

En deuxième lieu, la connexion des espaces sociaux, comme support essentiel dans la construction des relations humaines, constitue un autre point de comparaison pour situer l'immigré dans les rapports sociaux. En France, le processus de spécialisation des activités humaines est arrivé à un tel point de développement que l'interconnexion

23. Outre la densité des commerces et des lieux de rencontre, les multiples liens existant entre les quartiers périphériques et le centre-ville, couplés à une structure de multi-centralité, positionnent la ville d'Istanbul comme un réseau où les territoires sont reliés.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Genève - - 129.194.252.44 - 28/10/2019 16:39 - © Centre d'information et d'études sur les migrations internationales

des espaces sociaux a perdu sa capacité à alimenter les interactions spontanées. Dans cette logique d'hyper-rationalisation, la gestion de la population migrante est de plus en plus reliée aux besoins des grandes entreprises puissantes. L'on est alors face à une déshumanisation du regard porté sur les migrants et, d'une manière générale, sur les classes pauvres, qui ont perdu les instruments historiques nécessaires à leur défense. Pierre Veltz résume ainsi la gravité de cette situation : « *Et d'immenses masses potentielles de main-d'œuvre se trouvent rejetées en dehors des circuits de l'économie avancée inter-métropolitaine. Ce sont les hommes inutiles dont parle Pierre-Noël Giraud, qui reprend cette citation célèbre et terrible de Joan Robinson : "La misère d'être exploité par les capitalistes n'est rien à côté de la misère de ne pas être exploité du tout"* »[24]. À travers cette évolution, certains quartiers éloignés du centre-ville où les immigrés et les pauvres se concentrent perdent leur capacité de produire les éléments de connexion aidant à s'inscrire dans le réseau des espaces sociaux qui constitue le socle indispensable au maintien de la cohésion sociale. Les quartiers « sensibles » de la région parisienne se trouvent dans cette situation d'isolement, qui rend difficile l'inscription de l'individu au sein de la société. Cela est encore plus vrai pour l'immigré. Il est important de souligner que la rupture spatiale débouche, la plupart du temps, sur une rupture sociale et politique. La politique de la ville mise en place en France depuis les années 1980 tente désespérément d'éviter la dégradation de la situation d'isolement dans les banlieues en essayant de renforcer les dynamiques internes dans ces territoires isolés sans pour autant se pencher sur la connexion des espaces.

En troisième lieu, dans le contexte stambouliote comme dans le contexte parisien, les effets de la globalisation et la séparation des espaces réduisent la marge de manœuvre des migrants pour s'émanciper des situations de vulnérabilité dans lesquelles ils s'installent quasi définitivement. Cela étant, le degré de séparation de ces espaces n'est pas le même à Istanbul et en banlieue parisienne. À Istanbul, un tissu social constamment alimenté par l'enchaînement des lieux de vie, offre, de fait, un espace favorable pour entrer en interaction avec les membres de la société d'accueil et pour avoir des possibilités plus larges de mobilisation de son potentiel individuel. Au contraire, la région parisienne, en raison de la déconnexion, de la fragmentation de ses espaces de vie et de la quasi-absence d'espaces intermédiaires, tend à enfermer les migrants dans des lieux de reléga-

24. VELTZ, Pierre, *La société hyper-industrielle. Le nouveau capitalisme productif*, Paris : Éd. du Seuil, 2017, 119 p. (voir p. 116).

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Genève - - 129.194.252.44 - 28/10/2019 16:39 - © Centre d'information et d'études sur les migrations internationales

tion. Les nombreux témoignages collectés et les travaux existants[25] mettent en exergue le manque dans les quartiers « sensibles » de la région parisienne d'espaces intermédiaires et la vulnérabilité des lieux collectifs. L'accumulation de logements dans un lieu spécifique en l'absence d'autres espaces permettant de maintenir les relations sociales rend quasi impossible la mobilité des individus vers d'autres univers. De ce fait, l'on observe une cristallisation des problèmes liés à l'immigration et à la pauvreté dans ces lieux qui immobilisent également les potentiels de développement des immigrés présents dans ces quartiers. Nos observations et rencontres démontrent l'impact des lieux intermédiaires connectés sur la mobilisation des dynamiques à l'œuvre chez les immigrés syriens en Turquie. C'est surtout le rôle joué, dans tous les quartiers périphériques d'Istanbul, par les commerces diversifiés et concentrés qui doit être souligné. La multiplicité des commerces dans les quartiers éloignés du centre-ville présente d'ailleurs la particularité, pour ces lieux, d'être des dynamiseurs d'Istanbul. Ces mêmes lieux, implantés dans tous les coins de chaque quartier, et les relations qu'ils génèrent aident à absorber des centaines de milliers d'immigrés par la structure sociale. Il est difficile d'imaginer le même scénario en région parisienne. Malgré l'existence de multiples dispositifs mis en œuvre en faveur des immigrés, du fait même de l'absence de lieux collectifs et semi-collectifs reliant les individus dans les quartiers pauvres de la région parisienne, il est inenvisageable de trouver un espace propice à l'installation réussie d'immigrés dans un laps de temps limité.

Conclusion

Nous avons comparé deux contextes géographiques et socio-historiques différents, la banlieue parisienne dite sensible et Istanbul, pour montrer l'importance des espaces sociaux informels dans l'inscription des migrants dans le fonctionnement de la société d'accueil. La relégation des immigrés et des descendants d'immigrés dans des espaces spécifiques et séparés est un piège, à la fois pour cette population et pour la société elle-même, que Michel Agier appelle le « piège identitaire »[26]. La reconnexion des espaces peut permettre de déjouer ce piège, car l'interpénétration

25. LAPEYRONNIE, Didier, *Ghetto urbain. Ségrégation, violence, pauvreté en France aujourd'hui*, Paris : Éd. Robert Laffont, Paris, 2008, 624 p. ; WACQUANT, Loïc, *Parias urbains. Ghetto, banlieues, État*, Paris : Éd. La Découverte, 2006, 336 p.

26. AGIER, Michel, *La condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, Paris : Éd. La Découverte, 2013, 212 p.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Genève - - 129.194.252.44 - 28/10/2019 16:39 - © Centre d'information et d'études sur les migrations internationales

des espaces peut contribuer, à sa façon, à redynamiser la mobilisation des pauvres et des immigrés[27].

À Istanbul comme en région parisienne, l'arrivée des immigrés génère une représentation sociale selon laquelle les nouveaux arrivants remplaceraient les anciens, les populations les plus pauvres et, en conséquence, celles-ci quitteraient le dernier échelon de la hiérarchie sociale qu'elles occupent[28]. Les immigrés et les descendants d'immigrés maghrébins et subsahariens concentrés en banlieue parisienne se situent depuis un certain temps au bas de cette échelle socio-spatiale sans avoir la possibilité d'être mobiles vers d'autres espaces. La révolte des banlieues de 2005 est une contestation de cette situation, qui enferme les immigrés et les pauvres dans des lieux déconnectés des dynamiques de la société française. Faute de remplaçants, ils consolident leur place en bas de l'échelle sociale et tentent de créer leur propre dynamique pour exister et pour s'en sortir.

Dans le cas des Syriens installés récemment en Turquie, l'on constate un autre processus, qui empêche la concentration des migrants dans des espaces clos. Malgré des conditions de vie extrêmement fragiles et précaires, l'accessibilité et la continuité des espaces urbains font que les migrants déploient tout leur potentiel, en termes d'expériences et de connaissances. La multiplication des créations d'entreprises par les immigrés syriens et leur insertion dans l'habitat, de manière éparse, démontrent l'inscription rapide des Syriens dans l'espace socio-spatial stambouliote, si on la compare par exemple à celle des Maghrébins en région parisienne. Même en se retrouvant au bas de l'échelle sociale, les Syriens ne se résignent pas et renoncent à s'enfermer dans une stratégie imposée par les conditions externes. La configuration des espaces urbains et la continuité du tissu social y sont, nous semble-t-il, pour quelque chose dans la persistance des dynamiques observées.

❑

27. Jacques Donzelot insiste également sur l'importance de la mobilité au sein de différents espaces sociaux : « *Faciliter la mobilité plutôt qu'imposer la mixité, élever la capacité de pouvoir des habitants à la faveur de la rénovation, réunifier la ville en la démocratisant* ». Voir : DONZELOT, Jacques, *Quand la ville se défait. Quelle politique face à la crise des banlieues ?*, Paris : Éd. du Seuil, 2006, 184 p. (voir p. 118).

28. Dans un ouvrage, Oğuz Işık et Melih M. Pınarcıoğlu qualifient ce phénomène observé chez de nouveaux immigrés installés dans le quartier de Sultanbeyli, de « la pauvreté chacun à son tour ». Voir IŞIK, Oğuz ; PINARCIOĞLU, Melih M. (sous la direction de), *Nöbetleşe yoksulluk. Sultanbeyli örneği*, Istanbul : İletişim yayınları, 2001, 352 p.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Genève - - 129.194.252.44 - 28/10/2019 16:39 - © Centre d'information et d'études sur les migrations internationales